

UN CIORAN MÉCONNU

Mara Magda Maftei

Facultatea de Relații Economice Internaționale, Academia de Studii Economice
din București, Piața Romana, nr.6 sector 1, București, Roumanie
magda.maftei@rei.ase.ro

AN UNKNOWN CIORAN

Abstract: It is said that youth marks us for ever, that the past is never forgotten. What about when it comes to a controversial writer with a double culture, French-Romanian, and born in a turbulent historical context? This paper emphasizes some original matters concerning the writer Emil Cioran. It presents the interwar Romanian political and intellectual context, Cioran's friends, who were then separated by the Iron Curtain, the reception of his Romanian and French books by his generation, the comments of the philosopher on his own writings, and the context that contributed to the birth of his philosophical thought.

Keywords: Cioran; Iron Guard; friendship; reception of Cioran's Romanian and French books

Résumé: On dit que la jeunesse nous marque pour toujours, que le passé ne s'oublie jamais. Qu'en est-il lorsqu'il s'agit d'un écrivain controversé, avec une double culture, franco-roumaine, et surtout né dans un contexte historique agité ? Cet article insiste sur quelques aspects originaux concernant l'écrivain Emil Cioran. Nous présentons tout d'abord le contexte politique et intellectuel de l'entre-deux-guerres en Roumanie, les amis de Cioran, séparés ensuite par le Rideau de Fer, l'accueil de ses livres roumains et français par sa génération, les commentaires du philosophe sur ses propres écrits, et le contexte qui contribua à la naissance de sa pensée philosophique.

Mots clés : Cioran ; Garde de Fer, amitiés ; réception des livres roumains et français de Cioran

1. Introduction

Lors d'un sondage réalisé à l'occasion du Salon du livre de Paris en mars 2015, Cioran ne fait pas partie des écrivains les plus connus des Français ; il ne figure pas parmi les trente-quatre écrivains préférés, étrangers ou Français. Pourquoi alors avoir quitté son pays ? N'aurait-il pas été plus facile, pour lui, de faire carrière en

Roumanie plutôt que dans un pays lointain ? La peur de la prison pourrait être une réponse. À part cela, toute autre motivation reste du domaine de la spéculation justement chérie par Cioran. Philosophe roumain, beaucoup plus que français, écrivant ses livres avec du « matériel » roumain et avec une logique de Roumain, Cioran lit avant tout énormément. Il n'est original ni au niveau des idées, qu'il reprend la plupart du temps de ses lectures, ni au niveau de l'architecture de ses textes, mais au niveau du style, ce qui fait aujourd'hui de lui l'un des plus importants stylistes dans le domaine de la littérature de spécialité. Cioran, entre philosophe et poète, est à la fois trop fatigué pour construire un système philosophique et trop fragmentaire pour s'exprimer en vers.

En France, Cioran change, au moins en ce qui concerne le discours littéraire. Ce changement est dû non seulement au changement de la langue dans laquelle Cioran décida d'écrire à partir de 1945, mais aussi au passage d'une Histoire à l'autre. Le passé, même écoulé – Cioran, comme d'ailleurs chaque être humain, essaya de l'oublier – fait néanmoins partie du présent. Passer du roumain au français, d'un contexte historique à l'autre, laisse des traces, que nous pouvons observer dans l'écriture de Cioran. Il reste aussi la jeunesse, période durant laquelle chaque individu se forme intellectuellement et bâtit ses relations avec les autres, relations qui durent pendant toute une vie, comme ce fut le cas pour Cioran.

Dans un livre publié en 2013 chez l'Harmattan, *Cioran et le rêve d'une génération perdue*, nous avons plutôt abordé la philosophie politique d'Emil Cioran. Nous avons défini le paysage historique qui a entouré la formation intellectuelle de Cioran, car nous ne pouvons pas juger Cioran (ou tout autre écrivain) en dehors du contexte historique. Le contexte politique turbulent de la Roumanie de l'entre-deux-guerres explique nombre de ses options politiques extrémistes. Nous avons aussi insisté dans *Cioran et le rêve d'une génération perdue* sur les relations privilégiées que Cioran eut avec son professeur Nae Ionescu, mais aussi avec les collègues de sa génération (Mircea Eliade, Eugène Ionesco, Constantin Noica, Mircea Vulcănescu, Petru Comarnescu, Mihail Sebastian). Nous avons aussi souligné le rôle, qui nous semble majeur, de Nae Ionescu dans la formation de « la génération '30 », dont Cioran fit partie (formation religieuse, philosophique, politique). La dispute du professeur avec le Roi Carol II détermina le glissement de toute « la jeune génération » vers le légionnarisme (Ornea 1995 ; Livezeanu 1998).

Quelques aspects inédits (pour le public français) de la philosophie politique de Cioran ont été présentés dans un livre sorti en juin 2016 chez Yves Michalon Éditeur, *Un Cioran inédit. Pourquoi intrigue-t-il ?* Nous nous penchons ici sur l'image de Cioran dans les journaux de ses amis, sur la réception de ses livres par les collègues de sa génération, et sur les propres commentaires du philosophe sur ses écrits. De même, nous nous intéressons à la réception critique de l'œuvre de Cioran en Roumanie avant 1989 (textes cioraniens qui circulaient sous le manteau et nombre d'articles qui lui furent consacrés afin de le dénigrer plus ou moins ouvertement – voir Diaconu 1998), à la distance que Cioran prit avec le légionnarisme et aux attaques qu'il subit en Occident de la part de ses anciens idolâtres, mais nous insistons aussi sur sa

philosophie expérimentale (école naeionescienne) et sur sa philosophie religieuse. Car au-delà du simple constat de son athéisme, nous essayons de comprendre d'où provient son absence de croyance, lui né dans une famille très religieuse, qui se complaît dans une souffrance légitime, déterminée par le contexte historique, mais aussi par une douleur intérieure, malade, organique.

Nous savons ainsi qu'il existe deux Cioran, le Cioran des entretiens accordés aux étrangers (qui joue un rôle), et un Cioran authentique devant les siens, ses amis roumains, avec lesquels il partage le même passé, la même Histoire.

Nous nous efforcerons dans cet article d'ébaucher l'image d'un Cioran qui se trouve au bout du monde roumain, dans une mansarde parisienne, mais qui commente avec avidité le destin de ses livres avec ses anciens amis de classe, de l'université, de génération.

La vie de Cioran se partagea donc dans un avant et un après l'exil. « La génération '30 » est elle aussi coupée en deux, se partageant entre ceux qui restèrent en Roumanie (la plupart) et ceux qui réussirent à s'enfuir (les plus connus d'entre eux étant Mircea Eliade et Eugen Ionescu, qui deviendra en France Eugène Ionesco). En exil, Cioran n'est pas seul. Beaucoup d'autres Roumains s'y retrouvèrent, comme Sanda Stolojan et Monica Lovinescu, qui ne font pas partie de « la génération '30 », mais qui nous laissent grâce à leurs journaux des informations précieuses sur la vie en exil de Cioran et d'autres écrivains. Le journal de Sanda Stolojan publié en français en 1999 porte un titre révélateur : *Au balcon de l'exil roumain à Paris, avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintilă Horia...* Il couvre la période de 1975 à 1989. Les mémoires de Monica Lovinescu, *La apa vavilonului*, un volume de presque 800 pages, publiés en roumain chez Humanitas en 1999, couvrent sa période roumaine (1914-1947) et sa vie française (1947-1980).

Cioran constitue aussi un personnage assez actif dans les mémoires et les journaux de sa génération. Mihail Sebastian et Petre Comarnescu restent ceux qui détaillent le plus minutieusement possible les événements qui entourent « la génération '30 », tous deux refusant le moindre engagement politique. *Pagini de Jurnal (Pages de Journal)* de Petre Comarnescu, en trois volumes, dont le premier relate l'agitation politique des années 1930, sera publié assez tardivement, en 2003, chez Noul Orfeu, à Bucarest. Quant au journal de Mihail Sebastian, *Jurnal 1935-1944 (Journal...)*, il ne verra le jour qu'en 1996, chez Humanitas. Un deuxième journal, composé de ses articles publiés dans la même période, a été publié chez Teșu, à Bucarest, en 2006, sous le titre *Jurnal II, jurnal indirect 1926-1945 (Journal II, journal indirect...)*.

2. Des amis séparés par le Rideau de Fer

Les amis et collègues de Cioran, qui restèrent en Roumanie, allaient payer assez cher leur décision. Citons-en quelques-uns, par ordre chronologique selon la date de leur décès :

Mihail Polihroniade ne put même pas voir s'installer le communisme en Roumanie. Membre de la Garde de Fer encarté, membre du Sénat légionnaire, rédacteur en chef du journal légionnaire *Buna Vestire*, parlementaire élu en décembre 1937

sur les listes du parti *Totul Pentru Țară*, il invite Constantin Noica à participer dans les années 1930 aux revues collaborationnistes. Arrêté en 1938 pendant la période de répression légionnaire initiée par le Roi Carol II et envoyé dans les prisons de Miercurea Ciuc puis de Râmnicu Sărat, il est assassiné le 21 septembre 1939 pendant le massacre ordonné par Carol II, au cours duquel bon nombre de légionnaires sont exécutés sans procès. Cioran le pense le plus naïf de tous, car il s'implique sans réfléchir dans des missions politiques destinées à restructurer la Roumanie.

Mihail Sebastian, de son vrai nom Iosif Hechter, meurt à Bucarest le 29 mai 1945 renversé par un camion devant sa maison, dans des conditions mystérieuses. Il a mené une vie misérable depuis l'échec de « la génération '30 ». Le communisme, qu'il avait attendu avec impatience pour mettre fin à l'antisémitisme, ne fut guère indulgent envers lui.

Mircea Vulcănescu, ancien sous-secrétaire d'État auprès du Ministère des Finances, fonction qu'il exerça jusqu'au 23 août 1944, défendit jusqu'à la fin ses idées politiques et philosophiques en refusant la solution de l'exil pour sauver sa vie. Il meurt dans la prison de Aiud, où beaucoup d'intellectuels roumains sont emprisonnés. Il tient aussi beaucoup de conférences contre les tortionnaires (comme Nae Ionescu le fit avant lui dans sa prison de Miercurea Ciuc). Il sera ensuite puni et isolé dans une cellule à part avec quelques collègues, complètement nus, debout dans un froid terrible, sans lit à leur portée. Selon les témoins, quand un de ses amis tombe épuisé, Vulcănescu se précipite pour lui sauver la vie, il se couche à terre pour lui servir de matelas. Malade des poumons, Vulcănescu meurt le 28 octobre 1952, à l'âge de 48 ans, alors qu'Eliade et Cioran démentent, en Occident, toute relation avec la Garde de Fer, simulant les démocrates absolus.

Sandru Tudor, initialement membre de la Garde de Fer, s'en détache rapidement, s'alignant dans les années 1930 avec la fragile gauche roumaine. En 1942 il est arrêté par la Sécurité (représentant le service secret bourgeois) avec d'autres écrivains de gauche et envoyé dans la prison de Târgu-Jiu pour deux ans. À sa libération, il décide, comme Nicolae Steinhardt le fit aussi, d'adopter la vie monastique. Il initie le groupe hésychaste nommé *Rugul Apris* au Monastère Antim. Il attire de nouveau l'attention des législateurs, cette fois communistes, qui l'accusent d'avoir critiqué le régime communiste, installé en Roumanie, pour son athéisme. Il est arrêté et meurt dans la prison communiste d'Aiud en novembre 1962, même si selon certains critiques la date de sa disparition n'est pas certaine ; ils la situent parfois au printemps 1964.

Petre Comarnescu, mort le 27 novembre 1970, à l'âge de 65 ans, mena lui aussi une existence sinistre dans la Roumanie communiste, isolé de tous et désargenté, même s'il n'a pas été emprisonné. Encore plus fragile que Mihail Sebastian ou Cioran, il finit ses jours seul et marginalisé, à cause de son refus permanent de collaborer avec les communistes. Il rend visite à Cioran à Paris en juin 1966.

Petre Manoliu, dont l'effervescence journalistique s'éteint en 1945 quand le droit de signature lui est retiré, fut accusé d'avoir écrit des articles à caractère antidémocratique. Il est arrêté par le régime communiste et placé en résidence surveillée

à Costișa (Bacău). Manoliu se livre à une correspondance effrénée : pages de journaux, essais. Avant sa mort survenue le 29 janvier 1976, il passe ses dernières années à Mogoșoaia, non loin de Bucarest, dans un isolement volontaire par rapport à sa famille et ses amis, conséquence de son passé douloureux et du choc causé par le suicide de sa femme.

Paul Sterian occupe lui aussi, comme beaucoup de membres de sa génération, des postes politiques, mêlant littérature, économie et politique. En 1938 il est conseiller économique et chef de la légation roumaine à Washington, puis obtient le poste de Secrétaire général pendant le mandat du Maréchal Ion Antonescu au Ministère de l'Economie Nationale, au Ministère des Finances et au Ministère des Relations Internationales. Après l'arrivée du communisme, il gagne sa vie grâce à des travaux quotidiens non qualifiés. Vers la fin des années 1950 il est arrêté et emprisonné à Aiud. Il meurt le 16 septembre 1984 à Bucarest après avoir mené une vie difficile.

Contantin Noica, mort en 1987, ne nia jamais son antidémocratisme, et lui resta fidèle, à l'étonnement de Cioran. Le philosophe trouva le pouvoir de résister au régime communiste, peut-être parce que l'idée de nationalisme sous toutes ses formes lui sembla plus édifiante pour les réalités roumaines que la démocratie. Il refusera de s'enfuir du pays (il fera de la prison pour ses idées légionnaires) et taira les détails sur la période des extrémismes de droite et de gauche dont il fut un témoin actif. De cette façon il régla sa situation personnelle et apporta une réponse au problème du nationalisme roumain. Il passa par la prison communiste et en sortit réconcilié avec lui-même (Giugariu 2010).

Bucur Țincu est un ami d'enfance d'Emil Cioran, sa maison natale étant voisine de celle de la famille Cioran. Il entretient une correspondance abondante avec le philosophe parisien, et lui reconnaît un rôle très important dans sa formation intellectuelle. Ils fréquentent tous deux le lycée Gheorghe Lazăr de Sibiu (1921-1928). C'est à lui que Cioran envoie les *12 scrisori de pe culmile disperării*. Bucur Țincu, complémentaire sur le plan intellectuel avec Cioran, n'a pas le même destin chanceux que son ami. En 1942 il est nommé Secrétaire culturel au Ministère de la Propagande et des Affaires Etrangères, mais il est détaché la même année au service de presse de la Légation roumaine de Berlin. Rentré en Roumanie en novembre 1944, il devient fonctionnaire au Ministère de l'Information qui doit être « épuré » en 1947. Il meurt le 15 septembre 1987 après avoir mené une existence très éloignée de ses *desiderata* de jeunesse et de sa vraie capacité intellectuelle. Son livre le plus important, l'essai *Apărarea civilizației (La défense de la civilisation)*, peut être considéré comme une attaque de Spengler et de son *Déclin de l'Occident*, mais aussi une attaque de *Transfiguration de la Roumanie* autant que du livre des débuts de son ami Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, à la création duquel il lui semble avoir participé, car il soutint Cioran dans toutes les épreuves émotionnelles traversées pendant la rédaction de son livre explosif.

Nicolae Steinhardt entre lui aussi dans la vie monastique à sa sortie de la prison communiste où il séjourne de 1958 à 1964. Juif d'origine, Steinhardt décida en 1960, dans la prison de Jilava, de se faire baptiser. Cet épisode donna naissance à son livre

le plus connu, *Jurnalul fericirii* (*Journal de la félicité*), son testament littéraire, confisqué à deux reprises par la Sécurité. Des variantes de son *Journal* arrivent à quitter la Roumanie avec le concours de ses amis et des fragments en sont lus par Monica Lovinescu à Radio Europe Libre en 1988–1989. Nicolae Steinhardt meurt le 30 mars 1989 après avoir réussi, comme son ami Constantin Noica, à se détacher de tout le mal que le communisme lui infligea, allant jusqu'à pardonner et à comprendre, ce qui ne manque pas de choquer le trio installé en Occident. Sa correspondance avec Cioran nous montre un homme détaché, au-dessus de toute souffrance humaine, par comparaison avec le sceptique parisien, rongé par l'inquiétude et le remords (Roatiș 2001).

Petre Țuțea, mort le 3 décembre 1991, est plutôt connu pour son style oratoire, pour une « philosophie de trottoir ». Țuțea fait preuve d'un caractère difficile : il commence sa carrière comme communiste, puis adhère au légionnarisme pour mourir en 1991 comme libéral. Il collabore à la revue *Cuvântul* de Nae Ionescu, ce qui lui donne le goût du légionnarisme et le lie d'amitié avec le groupe gravitant autour du professeur. Dans le gouvernement national légionnaire, Petre Țuțea a été nommé directeur au Ministère de l'Économie Nationale. Entre 1940 et 1944, il est chef de service au Ministère de la Guerre, et de 1944 à 1948 Directeur d'études au Ministère de l'Économie Nationale. Après la Seconde Guerre Mondiale, il est arrêté, mis sous surveillance pendant cinq ans et condamné définitivement en 1956. Au cours de ses treize ans de prison, il passe par les geôles de Malmaison, Aiud, Jilava, Ocnele Mari. Comme Nae Ionescu pendant sa détention à Miercurea Ciuc, il tient pendant ses années de détention de vrais discours avec des parallèles entre Platon et le Christ, entre le paganisme et le christianisme.

Arșavir Acterian a fréquenté Constantin Noica au Lycée Spiru Haret. Suivant l'exemple de son frère Haig Acterian, il sympathise avec la Garde de Fer sans y être réellement actif. Sa sœur Jeni Acterian, essayiste reconnue, est la seule de tout le groupe de 1930 à envoyer ses appréciations à Cioran à la sortie de son livre *Des Larmes et des saints*. Arșavir Acterian passe plusieurs années dans les prisons communistes de Jilava, Aiud et Canal : la première fois entre 1949 et 1953 et la deuxième fois entre 1959 et 1964. Il en est de même pour Constantin Noica. Il gagne ensuite sa vie en exerçant des métiers nécessitant une formation intellectuelle bien inférieure à la sienne. Il entretient une correspondance ardente avec Cioran, ainsi qu'avec sa sœur Jeni Acterian, et ses journaux contribuent à la reconstitution d'une époque très riche et dramatique de l'histoire intellectuelle et politique de la Roumanie moderne. Il meurt le 17 septembre 1997, après avoir créé en 1991 la Fondation Arhiva Culturală Română (L'Archive Culturelle Roumaine) dont le but est de promouvoir les publications des écrivains roumains, souvent marqués par la tragédie communiste (Stef, Stef 2014).

Plusieurs autres collègues et amis de Cioran restés en Roumanie connaissent le même sort. Cette courte énumération et cette présentation aideront à mieux comprendre le milieu intellectuel, politique et historique qui contribua à la formation de Cioran.

Nous comprenons aussi que la nomination d'Emil Cioran en tant que conseiller culturel à Vichy entre avril et juin 1941, pendant le régime du Maréchal Antonescu, n'est pas un acte singulier. Beaucoup de ses collègues occupent des positions similaires et même plus importantes au sein du gouvernement Antonescu. Ce fut une époque où les intellectuels ne purent pas se tenir loin de la vie politique de leur pays. Nous comprenons maintenant aussi pourquoi la famille de Cioran restée en Roumanie fut persécutée et pourquoi la Sécurité constitua un dossier important au nom de Cioran.

Issue en définitive d'une génération assez triste, animée de grands rêves, mais ne bénéficiant pas du concours de l'histoire, la tourmente intérieure de Cioran trouva toujours son équivalent dans la réalité extérieure. Comme il le confesse à Noica, il l'envie pour son courage, mais aussi pour sa chance d'être avec « les siens » et de souffrir sur sa terre natale. « Pourrir » dans le Quartier Latin n'est pas un sort enviable.

Par ailleurs, Cioran se distingue comme le seul intellectuel athée de toute sa génération. Pourtant, ses raisons sont beaucoup moins graves que pour ceux qui endurèrent de lourdes années de prison. Cet athéisme sans cause grave blesse ses amis, qui l'ont toujours considéré comme immature, un peu naïf, un peu « terrible ».

Nous insistons par la suite sur l'image de Cioran telle qu'elle se révèle dans la correspondance avec ses amis. En effet, celle-ci diffère radicalement de celle avec sa famille (ses parents et son frère Aurel). Le ton et le contenu sont beaucoup plus sérieux, plus philosophiques, les détails qui émaillent la routine quotidienne disparaissent, ainsi que les conseils médicaux. La seule constante que nous remarquons concerne les plaintes répétitives sur son état de santé.

3. Le destin des livres roumains cioraniens avec Arșavir Acterian et Jeni Acterian

Un des amis fidèles de Cioran, avec lequel il entretient une correspondance presque continue, est Arșavir Acterian. Ce dernier raconte dans le volume *Cioran, Eliade, Ionesco*, publié chez Eikon en 2003, la façon dont il remarqua Cioran dans la Bibliothèque de la Fondation Carol (aujourd'hui Bibliothèque Universitaire). Il fut impressionné par ce visage crispé qui se distinguait des autres, affichant un air profondément dégoûté, méprisant. Arșavir Acterian l'introduisit dans son cercle d'amis qui comptait à l'époque Emil Botta, Eugen Ionescu, Constantin Noica, Ștefan Ion George, Barbu Brezianu etc. Cioran fut au début mal reçu à cause de sa manière sombre de tout juger. Son premier livre en revanche, *Pe culmile disperării*, le rendit tout de suite célèbre. Difficilement intimidé, chose inattendue vu son caractère solitaire, Cioran participa avec intérêt aux séminaires, symposiums et manifestations organisés par le groupe *Criterion* (Vulcănescu 2003). Ses interventions furent explosives, son pessimisme irrita l'auditoire, mais attira l'attention de Mircea Eliade, chef de file, qui le fit approcher ensuite des plus renommés de « la génération '30 » en formation à l'époque : Mircea Vulcănescu, Petru Comarnescu, Petre Pandrea, Petre Țuțea, Haig Acterian, etc.

Ses livres roumains représentent une combinaison entre son talent poétique, ses malheurs et ses lectures. Cioran se remarqua comme un lecteur fervent. Il fit des fiches de lecture de chaque livre lu, chaque mot étant décortiqué et associé à d'autres idées ou d'autres lectures comme dans une sorte de toile d'araignée.

Mais le Cioran indifférent, flegmatique, n'est pas désintéressé par le destin de ses livres. Pour la publication de *Lacrimi și sfinți* dont la traduction en français fut ensuite massacrée (Maftei 2016) il met beaucoup de temps à trouver un éditeur. Il veut que ce livre indigne soit publié, même s'il sait que sa publication ne restera pas sans suite. Il offre le manuscrit à la maison d'édition Vremea, qui publie aussi la revue *Vremea* dont Cioran est un collaborateur régulier. Arșavir Acterian est alors secrétaire de rédaction de la revue *Vremea* ; il fait le récit de cet épisode dans son livre *Cioran, Eliade, Ionesco*. Cioran insiste auprès d'Arșavir et auprès d'autres amis pour que son livre soit publié dans cette maison d'édition très connue à l'époque. Pendant que le livre est au service typographique, un des compositeurs attire l'attention des dirigeants sur les blasphèmes contenus dans l'ouvrage. La maison d'édition refuse alors fermement sa publication, cependant elle rend le livre à Cioran déjà composé pour qu'il soit éventuellement publié ailleurs. Le livre voit finalement le jour « à compte d'auteur », ce qui signifie que, face au refus de tous les éditeurs, Cioran assumait intégralement le contenu du livre qu'un atelier de typographie reproduisit (Petreu 2004).

Entre deux départs à l'étranger (Berlin, Paris), le philosophe inspiré du modèle nazi qui visait à donner un nouvel élan à la nation allemande à travers une méthode révolutionnaire, veut soudainement le voir appliqué au peuple roumain, mou et inerte historiquement parlant. Mircea Eliade s'enthousiasme de la même manière pour le modèle portugais autoritaire incarné par Salazar et désire le voir installé en Roumanie, cette nation fragile, ce qui prouve que le mimétisme fonctionne toujours bien dans la culture roumaine – Chimet 1992 (voir la théorie des formes sans fond de Titu Maiorescu, membre fondateur de la société littéraire *Junimea*), même parmi les membres de « la génération '30 », qui pourtant critiquent le courant *Junimea*.

Le troisième livre de Cioran, *Schimbarea la față a României*, n'est pas non plus apprécié par la majorité à cause de son contenu dit infâme. De toute façon, les productions littéraires roumaines de Cioran sont destinées à choquer, donc à attirer l'attention du public. Imbibées des lectures « extrémistes », tant sur le plan de la philosophie politique que sur celui de la philosophie expérimentale ou religieuse, elles ne peuvent pas passer inaperçues. Le jour de la parution de son troisième livre, le philosophe a déjà son public, il est connu et parfois apprécié. L'ami Arșavir Acterian écrit dans la revue *Vremea* une critique pas très favorable du livre *Schimbarea la față a României*, proposant plutôt un jugement du peuple roumain à travers les vertus du silence et de l'humilité, mais aussi de la volonté de l'accomplissement spirituel. Cioran ne le prend pas mal. L'article d'Arșavir Acterian intitulé *Emil Cioran și Schimbarea la față a României* débute ainsi : « Emil Cioran a écrit un livre aussi révolutionnaire qu'hérétique. Chaque page de *Schimbarea la față a României* est une explosion de souffrance, d'intuitions cruelles, souvent de mécompréhension et d'une permanente révolte, qui nous intrigue » (Acterian 1937a : 7). Plus tard la

même année, dans un article publié dans la même revue, Arșavir Acterian défend son ami : « L'esprit explosif d'Emil Cioran et son orgueil formidable, autant que son désir de gloire pour ce pays qu'il aime avec furie, dérive d'une tradition qui lui est propre » (Acterian 1937b : 11).

Cioran poursuit sa tirade avec son livre suivant, *Cartea amăgirilor*, et avec de nombreux articles incendiaires dans les revues *Mișcarea*, *Gândirea*, *Vremea*, *Calendarul*. Beaucoup de numéros de ces revues ont d'ailleurs disparu, absents des collections de la Bibliothèque Nationale, de la Bibliothèque de l'Académie ou de la Bibliothèque Astra de Sibiu, malgré quelques articles insérés dans les deux volumes *Revelațiile durerii* édités par Mariana Vartic et Aurel Sasu, Echinox, Cluj-Napoca, 1990 et *Singurătate și destin, 1931-1944* (volume révisé par Cioran lui-même), édition de Marin Diaconu, Humanitas, Bucarest, 1991. Nous retrouvons aussi des notes et commentaires généreux du professeur Marin Diaconu concernant les livres roumains de Cioran dans *Emil Cioran. Opere*, Academia Română, Fundația Națională pentru Știință și Artă, Bucarest, 2012.

Arșavir Acterian reconnaît qu'il existe peu de similitudes entre les idées véhiculées dans les livres roumains et les livres français de Cioran ; différence d'appréciations et de thèmes sur lesquels Cioran insiste avec une subtilité mieux rendue encore par cette belle langue française, oscillant entre prosateur (voir l'article de Jean-François Revel publié dans *L'Express* le 16 novembre 1979, qui affirme que Cioran est le plus grand prosateur français contemporain), poète et philosophe.

Condamnant lui-même le style de ses œuvres de jeunesse, Cioran parisien opte pour la sobriété dans l'écriture, pour une expression plus simpliste, et pour une phrase construite de manière plus logique, plus claire, contrainte qu'il a rencontrée en adoptant une nouvelle langue.

Le style volcanique, peu travaillé de Cioran fut durement critiqué par « l'ancienne génération » des hommes de lettres roumains, professeurs des universités et grands écrivains du vingtième siècle. Par exemple, le jeune Mircea Vulcănescu, qui fait partie du jury chargé d'accorder des prix aux jeunes écrivains non édités, note que Tudor Vianu et Șerban Cioculescu s'opposent avec véhémence à ce que Cioran reçoive le prix pour le livre de ses débuts, *Pe culmile disperării*. Mircea Vulcănescu le défend, arguant que le scepticisme de Cioran, autant que celui d'Eugen Ionescu, qui reçut lui aussi le prix pour *Nu*, représente le symptôme de toute une génération de jeunes écrivains. Șerban Cioculescu se fait ensuite « incendier » dans un arsenal d'articles critiques à son adresse, « bataille » déclenchée par Mircea Eliade qui sent toujours le besoin de défendre sa génération en tant que chef de file, pendant que le sobre professeur Tudor Vianu reste sur ses positions (Bucur 1984).

La correspondance avec Arșavir Acterian se poursuit en français, dès lors que le philosophe Cioran choisit de couper avec la langue roumaine, même s'il lutte toute sa vie contre son passé, qui comme tout passé pèse et ne peut pas être annulé ou ignoré. Les lettres envoyées par Cioran à son ami Arșavir Acterian se trouvent dans le fonds de la Bibliothèque de l'Académie de Roumanie et de la Bibliothèque Nationale auxquelles elles furent aimablement offertes par Arșavir Acterian.

Dans une lettre envoyée de Dieppe par Cioran, le 14 août 1970, lettre absente du volume *Scrisori către cei de acasă*, Éditions Humanitas, 1995, qui réunit pourtant un nombre assez important des lettres expédiées à Arșavir Acterian, le Cioran qui trouvait le peuple roumain médiocre, vante ici les mérites de la langue roumaine :

[...] la langue roumaine est d'une richesse et d'une puissance d'expression inouïe [...] il faut lire Dante en italien, en s'aidant d'une traduction : celle de Marcu me semble utile. Ne prends jamais une version française, car le français est une langue totalement inapte à rendre le souffle des grandes œuvres poétiques. *L'Iliade*, en roumain est extraordinaire, en français, comique [...] Nous n'avons qu'une seule excuse : notre langue... C'est elle qui nous rachète... Ezra Pound écrivait un jour qu'il avait envie d'apprendre l'araméen, parce qu'on ne le parle plus que dans un seul village, et le roumain. Dans l'absolu, il importe peu qu'un idiome soit répandu à travers les continents ou confiné dans un hameau. Cette consolation n'est pas négligeable, et il faut y recourir, sous peine de devenir fou (Diaconu 2011: 14).

Dans la lettre pour Arșavir Acterian écrite en français et expédiée de Paris le 10 septembre 1974, Cioran se reproche la folie qu'il a eue de s'enthousiasmer pour la Garde de Fer. « On me le reproche partout et tout le temps ». Il trouve banal l'intérêt porté par les Français à son passé, mystérieux. Devenu indifférent « à notre espace *mioritic*¹ », rien ne l'intéresse plus de ce qu'il a pu vivre en Roumanie. « Beaucoup trop de jours et de nuits sacrifiés pour un destin condamné, commun, lamentable et évidemment pas tragique » (Cioran 1995 : 225).²

Le 13 mars 1979, Cioran lui écrit de Dieppe où il passe souvent ses vacances ; il fait référence aux années de prison effectuées par Arșavir Acterian insistant sur : « Le destin a voulu que je ne vive pas des expériences limites comme toi. Une telle chance se paie » (Cioran 1995 : 236).³ Ensuite, Cioran mentionne le nom d'Eugène Ionesco, qu'il nomme simplement Eugen, malheureux lui aussi, en proie à des crises dépressives et à des terribles accès d'apathie. Cependant, Eugène Ionesco n'eut jamais aucune implication dans la politique extrémiste, donc la menace de prison s'il était resté en Roumanie eût été improbable, même si la vie devait être plus agréable à Paris que dans une Roumanie communiste. Cioran insiste aussi sur le fait que la vie tant pour ceux qui sont restés en Roumanie, que pour ceux qui en sont partis, pourrait se résumer en une sorte de résignation : aucun n'est heureux. Il envie cependant le détachement de ses amis qui passèrent par la prison, état d'âme auquel Cioran aspirait mais qu'il ne lui a pas été donné de vivre.

Une correspondance moins importante est suivie avec Jeni Acterian, la sœur de Arșavir Acterian, morte en 1958 dans la misère et l'humiliation. Cet échange épistolaire est toujours rédigé en roumain. Les lettres à Jeni figurent parmi les plus belles que Cioran écrivit dans sa vie ; très sincères, jusqu'à la confession, elles débattent de thèmes clés pour Cioran : son impossibilité de croire en Dieu, sa soif de solitude, sa

¹ En roumain dans la lettre.

² Lettre écrite en français, mais publiée en traduction roumaine dans le volume *Scrisori către cei de acasă*. Version en roumain : « Prea multe zile și nopți jertfite unui destin condamnat, comun, lamentabil și evident netragic ».

³ Lettre écrite en français, mais publiée en traduction roumaine dans le volume *Scrisori către cei de acasă*. Version en roumain : « Soarta a vrut ca eu să nu trăiesc experiențe limită ca tine. O asemenea șansă se plătește ».

misère, etc. Ainsi, dans la lettre expédiée de Paris le 23 mars 1938, Cioran explique à Jeni Acterian qu'il ne peut pas croire en Dieu, car il est trop lucide :

[...] Notre défaut est que nous avons assez de passion pour nous rapprocher de Lui, mais pas assez de naïveté pour y croire [...]. Pour moi la vie n'a de sens que si je la considère comme soif de malheur, soif des délices de la mélancolie et des voluptés qui combinent quelque part l'extase et la destruction. Je suis un homme paresseux, incapable de travailler et de faire des sacrifices, gaspillé dans des fragments et des suggestions. En plus, je n'ai jamais été à la hauteur de mes tristesses. Sentir que tu as autant de choses à dire et ne pas fermenter les instincts et l'appétit pour la création !... (Cioran 1995 : 243-244).⁴

Cioran nous confirme encore une fois que son appétence pour l'écriture fragmentaire est tout simplement nourrie par sa lassitude en imaginant une finitude. Pourtant, il a tant de choses à dire ! Le 28 novembre 1938 à Paris, Cioran écrit à Jeni, lui confiant sa soif de solitude : « [...] Je sens que je ne peux plus avoir d'amis, que je ne peux plus avoir personne. Seule une lèpre pourrait encore éteindre ma soif de solitude [...] » (Cioran 1995 : 245)⁵. Un dernier fragment édifiant d'une lettre envoyée de Paris le 2 décembre 1946, c'est-à-dire du :

[...] seul endroit sur terre où on peut vivre [...]. Je veux dire que je suis heureux d'être ici et malheureux de ne plus pouvoir m'imaginer ailleurs. Je n'ai aucune idée de ce que *je fais*. Je pense que je ne fais rien. J'habite dans une mansarde, je mange dans une cantine avec les étudiants, je n'ai aucun métier – et évidemment je ne gagne rien [...] Mon raisonnement fut toujours simple : quand cela ne *marcherait* plus je me suiciderais. Mon calcul n'était pas mauvais, car il m'a permis – contrairement au troupeau qui m'entoure – de persévérer... dans l'être sans être menacé par la terreur de l'avenir [...] Je ne veux pas dire que j'ai résolu quelque chose ici, mais le scepticisme réclame un cadre parfumé et frivole que j'ai trouvé ici. Être rongé par le doute dans l'espace valaque est d'une tristesse sans issue [...] Pour me trouver quelque chose à faire, je me suis finalement mis à écrire un « livre » en français, *Exercices négatifs*⁶. Je ne sais pas s'il sera publié un jour. Le livre est une sorte de *séparation* des illusions héritées ou inconsciemment entretenues, une sorte de théorie de l'exil métaphysique, sans prétentions philosophiques, tout ceci me semble plus que jamais ridicule (Cioran 1995 : 248-249).⁷

⁴ Version en roumain : « [...] Defectul nostru e că avem destulă pasiune pentru a ne apropia de El, dar nu destulă naivitate pentru a crede. [...] Pentru mine viața n-are rost decât ca sete de nefericire, pentru deliciile melancoliei și pentru acele voluptăți care îmbină undeva extazul și destrucția. Sunt un om leneș, incapabil de muncă și de sacrificii, risipit în fragmente și sugestii. Să simți că ai atâtea lucruri de spus și să nu-ți mușcăiești instinctele și pofta de creație ».

⁵ Version en roumain : « [...] Simt că nu pot să mai am prieteni, că nu mai pot să am pe nimeni. Doar o lepră mi-ar mai putea stinge setea de singurătate [...] ».

⁶ *Exercices négatifs* est une des premières variantes du livre *Précis de décomposition*.

⁷ Version en roumain : « [...] singurul loc de pe glob în care se poate trăi [...] Vreau să spun că sunt fericit de a fi aici și nefericit de a nu mă mai putea imagina altundeva. Despre ceea ce *fac* n-am nici o idee. Cred că nu fac nimic. Locuiesc într-o mansardă, n-am profesie – și natural că nu câștig nimic [...] Raționamentul meu a fost totdeauna simplu : când nu va mai *merge* mă împușc. Socoteala n-a fost proastă, căci mi-a îngăduit – contrar turmei din jur – să perseverez... în ființă fără teroarea viitorului [...] Nu vreau să spun că am rezolvat ceva pe aici, dar scepticismul cere un cadru parfumat și frivol pe care l-am găsit, pe când a fi ros de îndoieli în spațiul valah e de-o tristețe fără soluție [...] Pentru a-mi da un pretext de activitate am scris în vremea din urmă o « carte » în frantuzește, *Exercices négatives*. Nu știu dacă va apărea cândva. Este un fel de *rămas-bun* la iluziile moștenite sau întreținute inconștient, un fel de teorie a exilului metafizic fără pretenții de filozofie, care mi se pare mai mult ca oricând ridicolă ».

4. Sur les livres français de Cioran avec Arșavir Acterian, Petre Manoliu, Constantin Noica, Bucur Țincu et Nicolae Tatu

Dans une lettre de Dieppe datée du 23 août 1978, Cioran se confie à Arșavir Acterian sur le sort de *Précis de décomposition* :

Ce *Précis* traduit en plusieurs langues n'a eu un certain succès qu'en France, en partie à cause du... style. Je l'ai écrit *quatre* fois : c'est à vomir. Les complexes d'infériorité du *venetic*⁸ y furent pour quelque chose. Pour longtemps, l'effort qu'il m'aura coûté a suscité en moi un dégoût de l'écriture dont je ne suis pas guéri. Tel quel, le livre date par son style, trop vieux jeu, trop soigné et trop lyrique. Il n'en demeure pas moins qu'il est surgi d'une souffrance que je ressens encore, bien qu'à un degré moindre (Diaconu 2013 : 39).⁹

Aussi bien lui qu'Eugène Ionesco continuent d'expédier à leurs amis restés en Roumanie des médicaments et des vêtements, mais surtout Eugen, « qui voit nombre de Roumains ». Les livres reçus par Cioran et Ionesco de leurs amis roumains (écrits par ceux-ci) partent aussi vers Chicago, aux États-Unis, où habite Mircea Eliade, afin qu'il les lise lui aussi.

Dans les lettres envoyées de Paris à un autre ami de jeunesse, Petre Manoliu, Cioran revient à maintes reprises sur ses livres français, pour dire qu'il les « déconsidère », comme un élève qui se sait bon, mais qui se dévalorise aux yeux de ses camarades pour ne pas les rendre jaloux. Le philosophe qui joue les indifférents est en réalité très préoccupé du destin de ses livres.

Ainsi, le 22 août 1973, il écrit à Petre Manoliu, lui annonçant la parution imminente de son livre *De l'inconvénient d'être né* : « [...] Une suite de notes nées de caprices [...] » (Cioran 1995 : 304)¹⁰. Cioran y revient dans une lettre du 20 septembre 1973 : « [...] Je crois t'avoir dit dans la dernière lettre qu'un livret sortirait vers la fin de l'automne. Il s'intitule *De l'inconvénient d'être né* – Ce n'est pas tout à fait un livre et je ne lui accorde aucune importance [...] » (Cioran 1995 : 305)¹¹. Enfin dans une lettre du 22 novembre 1973, Cioran, atteint par une sorte de schizophrénie ou bien devant l'absence de réaction de Petre Manoliu au sujet de son livre, revient à la charge :

[...] Tu recevras mon livret. Je l'espère. Je t'avais déjà dit que je ne lui accorde aucune importance, c'est seulement une collection de notes nées de pensées noires. J'y ai volontairement laissé beaucoup de banalités : sinon, j'aurais été accusé d'abuser de paradoxes. Sais-tu, je ne l'ai même pas envoyé aux critiques littéraires d'ici. Je déteste plus que je ne l'aurais imaginé l'atmosphère intellectuelle de l'Occident. Il existe ici des gens très intelligents, doués, érudits, raffinés, etc., mais leurs orientations, leurs *espoirs*, sont d'une naïveté incroyable. Des civilisations moribondes atteintes par l'infantilisme ! Tout cela finira mal. Quel drame de vivre au milieu d'individus qui savent tout, sans avoir rien compris ! Chez

⁸ En roumain dans le texte. *Venetic* signifie une personne originaire d'un autre endroit et considérée comme étrangère dans le lieu où elle s'établit, ce qui fut en définitive le cas de Cioran.

⁹ Lettre rédigée en français et citée telle quelle dans le volume *Întîlniri cu Cioran*, 2013.

¹⁰ Les lettres à Petre Manoliu furent rédigées en français. Version en roumain : « O suită de însemnări născute din capricii ».

¹¹ Version en roumain : « Parcă ți-am spus în ultima scrisoare c-o să-mi apară o cărțuție spre sfârșitul toamnei. Se numește *De l'inconvénient d'être né* – Nu este chiar o carte și nu-i dau nici o importanță ».

nous même le dernier imbécile a plus de maturité *historique* que ces cerveaux dépourvus de vitalité. C'est vrai qu'ils ont été favorisés par le destin. Mais ils paieront cher cette chance (Cioran 1995 : 306).¹²

Malgré sa vie en France et ses refus des entretiens accordés aux « étrangers », Cioran resta Roumain, toujours en contact avec les siens auprès de qui il peut se permettre d'être sincère, s'identifiant toujours à eux par le biais d'expressions comme « chez nous », « les miens », « notre peuple », etc., car il partage avec eux le même passé et la même formation intellectuelle et historique (Diaconu 1998).

C'est la correspondance de Cioran avec le philosophe Constantin Noica qui est de loin la plus riche de toutes. Les lettres de Cioran sont admirables, denses, abondantes en réflexions sur l'Histoire, sur ses livres, sur l'œuvre de Noica. Ce dernier se définit comme le créateur philosophique de *rostire* (en fr. se manifester en fonction des données culturelles) auquel il oppose la spécialisation de Cioran dans le *rost* (en fr. destin) de l'homme, plutôt que dans sa *rostire*. Si Cioran s'occupe du destin de l'homme, Noica insiste plutôt sur sa domination à travers le langage et sa culture nationale.

Cioran lit toujours avec passion et stupéfaction les livres de Noica, envoyés par courrier, ou le plus souvent par l'intermédiaire des Roumains qui pouvaient se rendre à Paris.

Dans une lettre de Paris du 10 novembre 1967, Cioran qui appelle toujours son ami « Cher Dinu », vante déjà les mérites littéraires de Noica :

Je lis tes admirables écrits et je ne cesse de m'étonner : comment as-tu pu reprendre goût aux abstractions après un contact si brutal avec l'Histoire ? Et je me dis moi-même : ici on est tous revêches, pervers, déçus, en revanche *lui*, qui devrait hurler comme Job déborde de vie, en proie à un enthousiasme juvénile. Si je réfléchis plus encore, tout est comme il devrait être : tu devrais recevoir ta récompense, nous – notre punition. Ainsi, pendant que tu portes aux nues le devenir historique, nous, nous plongeons dans la monotonie du Destin... (Cioran 1995 : 308).¹³

Le 28 mars 1969, Cioran écrit à Noica à propos de son plus récent « livret » : « [...] à mon avis, il ne vaut pas grand-chose. À la fin du chapitre *Les Nouveaux dieux* je dis mon étonnement face à ton étrange conception de la liberté, telle que tu la soutenais

¹² Version en roumain: « O să-ți parvină cărțulia mea ? Sper. Ți-am mai spus că nu-i acord nici o importanță, e doar o culegere de note născute din spaima de gânduri negre. Am lăsat anume o grămadă de banalități în ea fiindcă altminteri aș fi fost acuzat că abuzez de paradoxuri. Știi că nici măcar n-am trimis-o criticilor literari de pe-aici? Atmosfera intelectuală din Occident îmi displace mai mult decât aș fi crezut. Sint aici oameni foarte inteligenți, dotați, erudiți, rafinați etc., dar orientările lor, *speranțele* lor sînt de o naivitate incredibilă. Civilizațiile muribunde sînt atinse de infantilism. Toate astea o să sfârșească rău. Ce dramă e să trăiești în mijlocul unor indivizi care știu totul, fără să fi înțeles nimic ! La noi pînă și ultimul imbecil are mai multă maturitate *istorică* decât mințile acestea lipsite de orice vitalitate. E adevărat că au fost favorizați de soartă. Dar vor plăti scump șansa asta ».

¹³ Les lettres envoyées à Noica furent rédigées en français. Version en roumain : « Îți citesc scrierile admirabile și nu încetez să mă uimesc: cum de ți-ai putut recăpăta gustul pentru abstracțiuni după un contact atît de brutal cu Istoria? Și tot eu îmi spun : aici toți suntem acriți, perversiți, dezamăgiți, în schimb *ei*, care ar trebui să urle precum Iov, e plin de viață, pradă unui entuziasm tineresc. Dacă mă gîndesc bine, toate sînt așa cum se cuvine: tu trebuia să-ți primești răsplata, noi – pedeapsa. Astfel, în vreme ce tu ridici în slăvi devenirea istorică, noi ne scufundăm în "mototonia Destinului" ».

à une époque. Ledit paragraphe est le seul qui mérite d'être lu, le reste ne reflétant que mes obsessions habituelles » (Cioran 1995 : 309).¹⁴ Cioran y fait référence au chapitre du livre *Le Mauvais demiurge*.

En dépit de son installation définitive à Paris, les sources d'inspiration des livres de Cioran représentent les mêmes obsessions : l'hésitation entre vide et extase et l'histoire roumaine. Il le confirme à Noica dans sa lettre de Paris, datée du 5 mars 1970 : « [...] à la parution de mon premier livre en français (le pauvre *Précis de décomposition*), un compatriote [...] remarqua : "Tout ceci sortit de *Rugăciunea unui dac*"¹⁵. C'était vrai, tant ce poème a marqué mon adolescence » (Cioran 1995 : 311)¹⁶.

Incommodé par l'optimisme de Noica qu'il envie pour sa vigueur philosophique, Cioran regrettant aussi « notre langue séductrice, notre inépuisable langue », écrit à Noica le 6 avril 1974 de Paris :

il paraît qu'un jour, dans pas très longtemps, les conditions seront identiques ici et là. Ce moment que je crains et que j'attends me guérira de cette langue dont je commence à être lassé, tout en déplorant son niveau qui décline [...] *La Chute dans le temps* passa, à vrai dire, inaperçue tant en France qu'en Allemagne. Un fiasco exemplaire (Cioran 1995 : 315-316).¹⁷

Nous savons par les *Journaux* et les *Mémoires* de Monica Lovinescu et de Sanda Stoiljan que Cioran craint beaucoup l'arrivée du communisme au pouvoir en France (inquiétude légitimée par l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand que Cioran et Ionesco détestent). Le philosophe panique à l'idée d'être expulsé en Roumanie.

Celui qui remplaça Mircea Eliade après la dissolution de « la génération '30 », à savoir Noica, demeura un modèle pour les anciens membres du groupe, restés en Roumanie ou émigrés. Noica, au caractère optimiste, malgré les années noires de prison, s'impose avec une philosophie digne d'un système hégélien, poursuivant la trajectoire entamée par Mircea Vulcănescu sur la définition et la construction de *l'être roumain*. D'ailleurs, dans une lettre du 5 juin 1974, Cioran lui écrit de Paris : « [...] Tes lettres circulent de l'un à l'autre et nous les lisons chacun à son tour avec le zèle de certains exégètes » (Cioran 1995 : 317)¹⁸. En outre, dans ses livres français, Cioran fait assez souvent référence à Noica, comme dans ce passage de *De l'inconvenient d'être né* :

D. est incapable d'assimiler le Mal. Il en constate l'existence mais il ne peut l'incorporer à sa pensée. Sortirait-il de l'enfer qu'on ne le saurait pas, tant, dans ses propos, il est

¹⁴ Version en roumain : « [...] în genul meu, pe care nu pun nici un preț și în care, la sfârșitul capitolului despre Noii Zei, îmi exprim în trecere uimirea față de ciudata ta concepție despre libertate, pe care o susțineai cîndva. Paragraful cu pricina est singurul care merită să fie citit, restul nefiind decât obișnuitele mele obsesii ».

¹⁵ Poème du poète national roumain Mihai Eminescu (15 janvier 1850 – 15 juin 1889).

¹⁶ Version en roumain : « [...] la apariția primei mele cărți în franceză (acel biet *Précis de décomposition*) un compatriot [...] a remarcat : „Toate astea au ieșit din *Rugăciunea unui dac*”. Era adevărat, atît de mult mi-a marcat adolescența poemul acesta ».

¹⁷ Version en roumain : « S-ar putea ca într-o bună zi, nu peste mult timp, condițiile de aici să devină aproape identice cu cele de acolo. Acel moment de care mă tem și pe care îl aștept în egală măsură mă va vindeca de această limbă de care a cam început să mi se urască, cu toate că-i deplîng și nivelarea și declinul. [...] *La chute dans le temps* a trecut, ca să fiu cîstit, neobservată atît în Franța cît și în Germania. Un fiasco exemplar ».

¹⁸ Version en roumain : « Scrisorile tale circulă de la unul la altul și le citim fiecare cu zelul unor exegeți ».

au-dessus de ce qui lui nuit. Les épreuves qu'il a endurées, on en chercherait en vain le moindre vestige dans ses idées. De temps en temps il a des réflexes, des réflexes seulement, d'homme blessé. Fermé au négatif, il ne discerne pas que tout ce que nous possédons n'est qu'un capital de non-être. Cependant plus d'un de ses gestes révèle un esprit démoniaque. Démoniaque sans le savoir. C'est un destructeur obnubilé et stérilisé par le Bien (Cioran 1995: 1386–1387)

Avec Bucur Țincu, Cioran a entretenu une vieille et sincère amitié, qui remontait à l'enfance comme nous l'avons déjà montré ci-avant. Revenons sur la première lettre, non datée, du volume *12 scrisori de pe culmile disperării*, volume qui contient une correspondance entre Emil Cioran et Bucur Țincu dans les années 1930, un Cioran trop jeune, en proie à la tristesse et au sentiment tragique de l'inutilité. Il définit déjà son credo philosophique qu'il suivra sans dévier toute sa vie, à quelques nuances près :

Une chose est sûre : seuls ceux qui à 20 ans n'attendent plus rien de la vie sont en mesure de faire de la philosophie, ceux qui sont capables de se livrer à la méditation contemplative, ignorant l'instabilité de l'âge. Il m'arrive souvent de penser que, si je reste les pieds dans le sable et ne veux pas grand-chose, je pourrais comprendre plus. Mais pour nous, les modernes, la contemplation est devenue synonyme de la mort (Vartic 1995 : 45).

Une fois qu'il s'est installé en France, les lettres de Cioran expédiées à Bucur Țincu sont aussi écrites en français, mais signées *Luț* comme les lettres destinées à sa famille. Dans les lettres à Țincu, considéré comme aussi proche qu'un membre de sa famille, Cioran revient sur ses plaintes à propos de sa santé fragile (une bagatelle en revanche par rapport à celle de son ami qui a été amputé d'un pied en 1973), et sur la nostalgie de son village qui le mine : « Normalement, maintenant je devrais être dans notre village, à deux pas du tien. Mais l'Histoire en a décidé autrement » (Cioran 1995 : 336)¹⁹.

Il se console en pensant à la bonne décision qu'il a prise de s'installer à Paris et de fuir le communisme. Dans une lettre de la même année, 1973, sans précision de mois ni de jour, Cioran insiste afin de se convaincre :

Si j'y étais resté dans des conditions historiques différentes, j'aurais peut-être fait l'effort de me « réaliser » d'une certaine manière, de m'intégrer dans quelque chose. Mais peut-être pas, car je suis convaincu qu'en réalité la vraie vocation est de rester un « marginal », un type intégré à rien. Paris, où je me sens étranger à tous points de vue, influence mes choix les plus secrets. Tu ne peux imaginer comme je me sens *înstrăinat*²⁰ de tous, même de mes origines, même si j'en porte pour toujours les stigmates et en subis les tares (Cioran 1995 : 333).²¹

¹⁹ Lettre de Paris, 1^{er} août 1974, Version en roumain : « În mod normal, acum ar trebui să fiu în casa noastră, la un pas de a ta. Dar Istoria a hotărât altfel ».

²⁰ En roumain dans le texte. *Înstrăinat* (roum.) = étranger (fr.).

²¹ Version en roumain : « Dacă aş fi rămas acolo şi condiţiile istorice ar fi fost altele, poate-aş fi făcut un efort să şă „relizez” cumva, să mă integrez în ceva. Bineînţeles, în mod ipotetic, fiindcă am convingerea că în fond adevărata mea vocaţie e să rămân un “marginal”, un tip neintegrat în nimic. În privinţa asta, Parisul, în care mă simt străin din toate punctele de vedere, mi-a alimentat înclinaţiile cele mai secrete. Nu-ţi poţi închipui cât mă simt de *înstrăinat* de toate, chiar şi de originile mele, deşi le port pentru totdeauna stigmatul şi le suport tarele ».

Cioran eut une relation similaire avec un autre ami d'enfance, Nicolae Tatu, une amitié qui dura environ soixante-dix ans et qui fut émaillée de hauts et de bas. Ils furent collègues au Lycée Georghe Lazăr de Sibiu entre 1925 et 1928. C'était l'époque où les deux jeunes lisaient avidement le journal *Cuvântul* et Cioran adorait les articles de Mircea Eliade, comme le confie Nicolae Tatu dans *De amicitia. Prietenii paradoxale. Eliade – Cioran* (Sur l'amitié. Des amitiés paradoxales. Eliade – Cioran) – voir Marin Diaconu 2010. L'amitié entre Cioran et Tatu se poursuivit à Bucarest où ils se retrouvèrent étudiants à la Faculté de Philosophie et de Lettres et tous deux se firent remarquer par le professeur Nae Ionescu. Pourtant, une fois installé en France, Cioran ne montre pas d'enthousiasme à écrire à Nicolae Tatu. Le philosophe lui envoie quand même un exemplaire de *Syllogisme de l'amertume*, édition de 1976, avec la dédicace en français : « Pour Nicolae Tatu, avec ma vieille amitié, E. Cioran ». L'exemplaire est envoyé par l'intermédiaire du frère de Nicolae, Dumitru Tatu, médecin établi à Paris bien avant 1976. Nicolae Tatu ne conserva que cet exemplaire dans sa bibliothèque. Le reste de la correspondance et les autres livres de Cioran furent offerts au Séminaire Théologique de Blaj.

Peut-être grâce au fait que leur amitié se trouvait à l'époque dans une étape très effervescente, Cioran lui écrivit beaucoup durant la période de la bourse qui l'amena à Berlin à l'automne de 1933. Leur relation est alors à son apogée. Toutes les lettres de la période Berlin sont en roumain. Dans la lettre du 1^{er} décembre 1933, Cioran confie à Nicolae Tatu :

[...] Je me suis convaincu de ce que je n'aurais jamais cru pouvoir assimiler : qu'on ne peut pas se déraciner de son pays. C'est impossible de se trouver un sens positif dans un pays étranger [...] je ne sais pas, cher Tatule, ce que tu en penses. En ce qui me concerne, seul un régime de dictature peut encore me réchauffer le cœur. Les hommes ne méritent pas la liberté. Et je pense avec mélancolie que des gens comme toi et comme d'autres se dépensent inutilement à faire l'apologie d'une démocratie dont en Roumanie, il est difficile de dire à quoi elle pourrait mener (Cioran 1995 : 327).²²

Il faut mentionner que Nicolae Tatu fut, pendant sa jeunesse, de gauche. En 1935, Nicolae Tatu rédige avec d'autres collègues de sa génération comme Sorin Pavel, Petre Țuțea, Ioan Crăciunel, Gheorghe Tite et Petre Ercuță, *Manifestul Revoluției Naționale* (Le Manifeste de la Révolution Nationale), dénonçant les abus de la démocratie en Roumanie.

Dans la lettre du 28 janvier 1934 toujours expédiée de Berlin, Cioran se montre indigné par l'échec de la Garde de Fer. Le 10 décembre 1933, I. G. Duca (membre du Parti Libéral et Premier ministre à l'époque) avait dissous la Garde de Fer et plusieurs légionnaires avaient été assassinés. I. G. Duca se fait lui aussi assassiner en représailles le 29 décembre de la même année et, le 2 janvier 1934, Nae Ionescu est arrêté à cause de sa conspiration contre le gouvernement roumain et de son soutien

²² Version en roumain : « M-am convins de ceea ce nu credeam să mă conving vreodată : că nu te poți dezrădăcina dintr-o țară. Este imposibil să-ți găsești un sens efectiv într-o țară străină [...] Nu știu, dragă Tatule, ce mai crezi și ce nu mai crezi. Din parte-mi, numai un regim de dictatură mă mai poate încălzi. Oamenii nu merită libertatea. Și mă gândesc cu melancolie că oameni ca tine și ca alții se cheltuiesc inutil în apologia unei democrații care în România nu văd la ce ar mai putea duce ».

à la Garde de Fer. Malgré l'effervescence des événements Cioran écrit à Nicolae Tatu : « Ce n'était pas étonnant que le fascisme en Roumanie échoue. Les Allemands ont mis beaucoup d'espoir dans la "Garde de Fer". Maintenant je ne dis plus rien » (Cioran 1995 : 328)²³

Cioran a certainement parcouru une très grande distance entre le moment fébrile de Berlin et celui de la prise de distance par rapport aux événements une fois arrivé en France. Les temps changent, les priorités encore plus, la géographie impose des nouvelles préoccupations au philosophe de Rășinari, qui parcourt son chemin, de la résolution de transfigurer l'Histoire jusqu'à se laisser transfigurer par l'Histoire dans le Paris placide où il « pourra » pendant plus de la moitié de sa vie.

5. Conclusion

Nous avons essayé de dessiner les contours d'un Cioran méconnu du public français, à travers des aspects peu familiers de ce dernier, émanant de son passé révolutionnaire, de ses amitiés et de son pays d'origine.

Nous avons imaginé cet article comme une courte introduction dans le monde roumain de Cioran, toujours en contact avec les siens, d'une manière ou d'une autre, devant lesquels il ne joue plus aucun rôle.

Cioran naquit dans l'une des périodes les plus effervescentes de toute l'histoire de la Roumanie moderne, tendue tant au niveau politique qu'économique et social.

Le monde roumain de l'entre-deux-guerres, agité et pris entre démocratie et autoritarisme, sans véritables racines historiques, allait cependant héberger une génération mystique, confiante dans le revolver de Corneliu Zelea-Codreanu (chef de la Garde de Fer) et les paroles du professeur Nae Ionescu – quoique tous deux aient suivi leurs intérêts personnels.

Nae Ionescu resta non seulement celui qui forma « la jeune génération », mais également celui qui alimenta et entretint la Garde de Fer avec des idées antisémites. À la fin des années 1930, « la jeune génération » opta ouvertement pour l'extrême-droite, suivant le professeur Nae Ionescu dans son délire politique, options encouragées aussi par la corruption et la pauvreté générale, ainsi que par le contexte politique européen troublant.

L'arrivée du communisme scinda en deux « la jeune génération » et mit fin à ses ambitions de transfigurer la Roumanie. Cioran choisit ensuite le long chemin de l'exil. Son téléphone fut toujours écouté d'une manière illégale par les services secrets français (George Corbu in Diaconu 2013 : 24–47), qui le considéraient comme suspect, étant en même temps surveillé par la Sécurité roumaine dont Cioran reçut les fidèles serviteurs chez lui, sans se douter de leur mission.

Bibliographie

ACTERIAN, Arșavir (1937a), « Emil Cioran și Schimbarea la față a României » (« Emil Cioran et Transfiguration de la Roumanie »), *Vremea* 471, 17 janvier 1937, 7.

²³ Version en roumain : « Fascismul din România cu astfel de conducere trebuia să rateze. Nemții și-au pus mari speranțe în "Garda de Fer". Acum nu mai zic nimic ».

- ACTERIAN, Arșavir (1937b), « Emil Cioran », *Vremea* 503, 5 septembre 1937, 11.
- ACTERIAN, Arșavir (2003), *Cioran, Eliade, Ionesco*, Cluj : Eikon.
- BUCUR, Marin (1984), *Atitudini și polemici în presa literară interbelică – Studii și antologie (Attitudes et polémiques dans la presse littéraire de l'entre-deux-guerres – Études et anthologie)*, Presses de l'Université de Bucarest, L'Institut d'Histoire et Théorie littéraire « George Călinescu ».
- CHIMET, Iordan (1992), *Dreptul la memorie (Le droit à la mémoire)*, Cluj : Dacia.
- CIORAN, Emil (1995), *Scrisori către cei de acasă (Lettres aux siens)*, Bucarest : Humanitas.
- CIORAN, Emil (1995), *Œuvres*, Gallimard : Paris.
- COMARNESCU, Petre (1994), *Jurnal, 1931–1937*, Iassy : Institutul european.
- COMARNESCU, Petre (2003), *Pagini de Jurnal*, vol. I – III, édition de Traian Filip, Mircea Filip et Adrian Munțiu, préface signée par l'Académicien Dan Grigorescu, Bucarest : Noul Orfeu.
- DIACONU, Marin (éd.) (1998), *Pro și contra Emil Cioran. Între idolatrie și pamflet (Pour et contre Emil Cioran. Entre idolâtrie et pamphlet)*, Bucarest : Humanitas.
- DIACONU Marin (conférence du 16 septembre 2010), « Emil Cioran și Nicolae Tatu, o relație colegială și prietenească (Emil Cioran et Nicolae Tatu, une relation collégiale et amicale) », *Les conférences de la Bibliothèque Astra*, Biblioteca Județeană Astra Sibiu, document de travail.
- DIACONU, Marin (2011), *Întâlniri cu Cioran (Rencontres avec Cioran)*, Bucarest : Fundația Națională pentru Știință și Artă.
- DIACONU, Marin (2013), *Întâlniri cu Cioran (Rencontres avec Cioran)*, Bucarest : Fundația Națională pentru Știință și Artă.
- GIUGARIU, Mihai (2010), *Prigoana. Documente ale procesului C. Noica, C. Pillat, S. Lazarescu, A. Acterian, Vl. Streinu, Al. Paleologu, N. Steinhardt, T. Enescu, S. Al-George, Al. O. Teodoreanu etc (La Persécution. Documents des procès de C. Noica, etc.)*, Bucarest : *Vremea*.
- LIVEZEANU, Irina (1998), *Cultură și naționalism în România Mare, 1918–1930 (Culture et nationalisme dans la Grande Roumanie, 1918–1930)*, traduction de l'anglais réalisée par Vlad Russo, Bucarest : Humanitas.
- LOVINESCU, Monica (1999), *La apa vavilonului (À l'eau du Vavilon)*, Bucarest : Humanitas.
- MAFTEI, Mara Magda (2016), *Un Cioran inédit. Pourquoi intrigue-t-il ?*, Paris : Yves Michalon Éditeur, Fauves Éditions.
- MAFTEI, Mara Magda (2013), *Cioran et le rêve d'une génération perdue*, Paris : l'Harmattan, collection Ouverture Philosophique.
- NOICA, Constantin (1970), *Rostirea filozofică românească (Le dire philosophique roumain)*, Bucarest : Eminescu.
- NOICA, Constantin (1973), *Creație și frumos în rostirea românească (Création et beau dans le dire roumain)*, Eminescu : Bucarest.
- ORNEA, Zigu (1995), *Anii treizeci. Extrema dreaptă românească (Les années trente. L'extrême droite roumaine)*, Bucarest : Fundația Culturală Română.
- PETREU, Marta (2004), *Un trecut deocheat sau Schimbarea la față a României (Un passé trompeur ou Transfiguration de la Roumanie)*, Bucarest : Institutul Cultural Român.
- ROATIS, Florian (éd.) (2001), *Nicolae Steinhardt în interviuri și corespondență. Caietele de la Rohia. (Nicolae Steinhardt en entretiens et correspondances. Les Cahiers de Rohia)*, tome III, Baia Mare : Helvetica.

- SEBASTIAN, Mihail (1996), *Jurnal 1935–1944*, Bucarest : Humanitas.
- SEBASTIAN, Mihail (2006), *Jurnal II, jurnal indirect 1926–1945*, Bucarest : Teșu.
- STEF, Anca – STEF, Raul (2014), *Supraviețuitorii. Mărturii din temnițele comuniste ale României* (*Les survivants. Témoignages des prisons communistes de la Roumanie*), Bucarest : Humanitas.
- STOLOJAN, Sanda (1999), *Au balcon de l'exil roumain à Paris, avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintilă Horia...*, Paris : l'Harmattan.
- VARTIC, Ion (éd.) (1995), *12 scrisori de pe culmile disperării însoțite de 12 scrisori de bătrânețe și alte texte* (*12 lettres sur les cimes du désespoir accompagnées par 12 lettres de maturité et autres textes*), Cluj : Apostrof.
- VULCĂNESCU, Mircea (2003), *De la Nae Ionescu la «Criterion»* (*De Nae Ionescu à «Criterion»*), édition réalisée par Marin Diaconu, Bucarest : Humanitas.

